

## 22. Un cœur vide et ouvert

La Règle de saint Benoît et toute pénétrée de la conscience que nous ne sommes pas vraiment moines, moniales, que nous ne vivons pas notre vocation avec vérité, si nous ne nous convertissons pas à avoir le sens des choses de Dieu. Et par conséquent, nous ne sommes pas heureux, notre vocation ne nous remplit pas de joie, parce qu'elle ne donne pas un sens à notre vie. Je vous rappelle les questions que je m'étais posées au début en pensant à notre Frère David : « Quel sens la vocation monastique donne-t-elle à la vie humaine ? Et quel sens la vie humaine donne-t-elle à la vie monastique ? »

Je pense que Dieu a donné la vocation monastique à l'Église pour aider tout le monde, et nous les premiers, à vivre la vie humaine avec le sens des choses de Dieu, en pensant aux choses de Dieu, comme le Christ mort et ressuscité pour nous le rend possible. La vie monastique devrait être pour nous et pour tous un « *pro memoria* » qui fait penser au sens et à la valeur de la vie humaine selon Dieu et non selon les hommes.

C'est pourquoi le premier devoir des moines et moniales est la mémoire du Christ mort et ressuscité, du Christ pascal, une mémoire qui pénètre toute la vie, tout le temps, toutes les activités humaines, toutes les dimensions de la vie humaine. C'est cela que veut la Règle de saint Benoît, c'est cela qu'elle nous demande, c'est à cela qu'elle nous éduque jour après jour, à tout instant, dans chaque circonstance de la vie. Nous ne sommes pas moines et moniales parce que nous sommes différents des autres, ou à cause de notre mode de vie « alternatif », et encore moins parce que nous serions ou nous nous croirions meilleurs que les autres, mais pour maintenir vive cette mémoire au cœur de la vie humaine que nous vivons comme tous les autres 7,5 milliards d'hommes qui sont sur cette terre en ce moment, qui respirent, pensent, éprouvent des sentiments, aiment, désirent, se réjouissent ou souffrent.

Certes, vivre dans un monastère implique normalement des choix particuliers que la majorité des hommes et des femmes ne sont pas appelés à faire. Mais ces choix ont pour but, même à travers le sacrifice, de se donner une discipline et une liberté nécessaires afin de pouvoir cultiver avec priorité ce qui donne un sens à la vie de chacun, ce qui permet à chaque être humain de vivre selon la pensée de Dieu et non celle des hommes ou du monde. Tout dans notre vocation, du moins tout ce qui respecte l'esprit et le charisme de la Règle de saint Benoît, veut nous aider à maintenir allumée ou à rallumer et alimenter la flamme de la mémoire du mystère du Christ mort et ressuscité, du Christ Rédempteur de l'homme, qui remplit la vie humaine de sens.

Illustrer cela par la Règle de saint Benoît impliquerait que le Cours dure encore au moins dix ans... Mais je crois avoir toujours insisté sur cette priorité, soit dans les Chapitres, soit dans les conférences ou lettres du passé, et je continuerai de le faire à l'avenir, aussi longtemps que Dieu me donnera de pouvoir le faire.

Si nous lisons attentivement la Règle, nous voyons que chaque chapitre nous demande une conversion du « penser selon les hommes » au « penser selon Dieu ».

Saint Benoît affronte chaque aspect de la vie humaine en l'illuminant de la lumière nouvelle de l'Évangile, des Psaumes, de toute la parole de Dieu, et de la lumière des paroles de l'Église, de la tradition patristique et monastique. On sent que saint Benoît a vraiment le souci de nous aider dans toutes les situations, à juger et apprécier notre humanité de la manière nouvelle que le Christ Rédempteur nous a révélée par son incarnation, sa vie, sa mort et sa résurrection. Et la première réalité qui reçoit cette lumière nouvelle de l'événement du Christ, de la Pâque, de la Rédemption, sommes nous-mêmes, est notre « moi ».

Le chapitre 7 sur l'humilité suffirait pour illustrer l'extrême nouveauté de la conception de soi que le Christ a apportée au monde et que la vie monastique veut éduquer en nous, veut nous aider à vivre. Car le grand changement d'une personne, que j'ai essayé de mettre en lumière dans les chapitres précédents, est justement celui de la conception de soi. Une conception de soi marquée par l'orgueil, la vanité, une perception de soi narcissique, avide, concupiscente, une conception pharisaïque, cléricale, arriviste, etc., détermine d'une manière négative toute la vie, bien plus que les circonstances extérieures ou ce que pourraient nous faire les autres. De fait, l'Église et en particulier les Ordres religieux ont toujours plus souffert des vices de leurs membres que des persécutions. Mais le positif est tout aussi vrai : quand on a ou du moins on désire une conception de soi transformée par la grâce, par l'Évangile, par la rencontre avec Jésus, toute la vie rayonne cette lumière, cette beauté, cette nouveauté.

Il n'y a rien de plus triste qu'une personne qui embrasse une vocation comme la vie monastique et la vit avec une conception de soi déterminée par des valeurs mondaines, par l'orgueil, la vanité, etc. Car, en soi, la vie monastique serait toute consacrée à cultiver la pensée sur soi et sur tout selon Dieu et non selon le monde. Certes, nous sommes tous pécheurs, et pour renoncer à ce *phronein* mondain nous avons besoin de nous convertir tout au long de notre vie. Mais c'est affligeant de constater que souvent, on n'accepte pas de vivre notre vocation en laissant la lumière du Christ nous révéler à nous-mêmes et nous montrer nos ombres, notre médiocrité, en nous en rendant conscients et provoquant ainsi notre repentir et notre désir de conversion.

Tant d'œuvres de saint Bernard et d'autres pères et mères de la vie monastique sont destinées justement à nous aider à prendre conscience de la conception désordonnée que nous avons de nous-mêmes et, par conséquent, de notre vie et de notre vocation. Elles nous aident à accueillir une autre lumière, une lumière neuve, vraie, qui permette à la grâce de Dieu de transformer notre vie et aussi les personnes autour de nous.

Quand saint Paul écrit aux Philippiens les invitant à avoir en eux « les sentiments qui sont dans le Christ Jésus » (Ph 2,5), il décrit tout de suite la conscience humble que le Christ avait de lui-même, et comme cette conscience a déterminé sa vie humaine : « Le Christ Jésus, ayant la condition de Dieu, ne retint pas jalousement le rang qui l'égalait à Dieu. Mais il s'est anéanti, prenant la condition de serviteur, devenant semblable aux hommes » (Ph 2,6-7).

Saint Benoît veut justement nous conduire à cette perception de nous-mêmes et de la vie qui est certainement celle selon Dieu, car c'est celle-là que Dieu a exprimée lui-même en se faisant homme et en mourant pour nous. Qui accueille cette lumière sur le sens de soi-même et de la vie comprend que le secret de la vie nouvelle transmise par le Christ réside justement dans l'acte de « se vider » de soi-même, dans la *kenosis* que le Christ a choisie et incarnée jusqu'à la mort sur la croix pour permettre au Père de l'exalter (cf. Ph 2,9).

Que la vie humaine, que l'identité d'une personne trouve son accomplissement, sa plénitude dans ce choix de « se vider de soi-même », c'est cela le grand paradoxe chrétien. Le paradoxe chrétien est que le secret de la plénitude du moi humain est un cœur vide qui se laisse remplir de Dieu. Et c'est ce que saint Benoît nous suggère dès le Prologue de la Règle quand il dit qu'à mesure qu'on progresse dans la vie monastique « le cœur se dilate [*dilatato corde*], et l'on court dans la voie des commandements de Dieu, avec la douceur ineffable de l'amour » (RB Prol 49). Un cœur dilaté est un cœur vide qui se laisse remplir d'un amour plus grand que soi-même, qui se laisse remplir de l'amour de Dieu, de l'Esprit Saint. C'est cela, la nouvelle conception de soi, le moi nouveau, racheté, que la rencontre avec Jésus et le chemin à sa suite rendent possible.

Dans la lettre aux Colossiens, saint Paul dit que ceux qui refusent la grâce du salut « se laissent vainement gonfler d'orgueil par des idées purement humaines » (Col 2,18). Un cœur gonflé d'orgueil n'est pas un cœur dilaté. Un cœur gonflé est un cœur plein de soi-même, plein de vanité. Et la vanité est un vide fermé. Elle est comme l'air qui gonfle un ballon. Un cœur dilaté par l'amour, par contre, est un cœur largement ouvert, tout ouvert pour faire de la place à l'amour, à la joie, à la rencontre avec l'autre. Il ne se gonfle pas avec ce qui émane de lui-même, mais il se remplit de tout ce qu'il reçoit, qu'il accueille et qu'il donne pour se remplir encore plus. Le cœur humain est un magnifique symbole de l'amour : il fonctionne et vit en se remplissant et se vidant constamment. Et c'est cet exercice ininterrompu de se remplir et se vider, de se remplir pour se vider et de se vider pour se remplir, qui le dilate et le rend toujours plus capable de faire vivre le corps, de faire *courir*, comme dit saint Benoît, « dans la voie des commandements de Dieu » (RB Prol 49), c'est-à-dire à la suite du Christ et de sa charité.

Jésus a vécu en se vidant continuellement de soi-même pour se remplir de tout ce que le Père lui donnait, surtout pour se remplir de l'amour du Père, du don de l'Esprit Saint. Avoir les dispositions du Christ, avoir le *phronein* du Christ, le même sens des choses de Dieu que Jésus, veut dire aussi pour nous cultiver une liberté de cœur qui se dépouille de tout ce qui n'est pas de Dieu pour se remplir de tout ce qui est à Dieu. Et ce qui est à Dieu par excellence, est l'amour, la charité, le dépouillement de soi pour aimer les autres, la communion fraternelle. Qu'est-ce qui peut être plus « selon Dieu », et selon un Dieu qui est Père, que l'amour fraternel ?